

## Renouée Bistorte

Maryvonne FEBVIN

(69)L'objet que je m'étais fixé pour mon propos aujourd'hui, c'était de vous parler des modifications – qu'en tant que psychanalystes – nous pouvons constater dans les demandes qui nous sont adressées aujourd'hui et, du fait de ces modifications, les embarras dans lesquels nous pouvons nous retrouver, dans le cadre des débuts de cure, c'est ce que j'aborderai aujourd'hui, mais évidemment ce sont des questions qui se posent aussi dans le cadre de notre travail en institution.

Ça, c'était le point de départ de ma question, qui a un peu cheminé depuis, car assez rapidement, je me suis dit qu'il n'était probablement pas très juste d'un point de vue analytique de la poser dans ces termes-là. Je ne crois pas que nous puissions, comme analystes, parler d'une clinique qui nous serait extérieure, ni nous situer à un poste, un point d'observation par rapport à cette clinique. Ce serait oublier que nous sommes impliqués dans le dialogue analytique, que ce qui se dit dépend de celui à qui ça s'adresse, que nous y sommes nous aussi interpellés au lieu de notre division subjective et que notre désir s'y trouve éprouvé ; ce qui faisait dire à Lacan que la psychanalyse était (70)à chaque fois à réinventer. Ce serait aussi oublier que nous baignons tous dans le même discours social et que nous en éprouvons, nous aussi, les effets.

C'est peut-être d'ailleurs à cette question d'invention que nous sommes aujourd'hui confrontés par les – mais peut-être faut-il dire grâce aux – embarras qui peuvent être les nôtres aujourd'hui.

Car en effet, nous pourrions aborder ces modifications subjectives auxquelles nous assistons, mais aussi dans lesquelles nous sommes tous plus ou moins pris, nous pourrions les aborder, non pas comme un écueil à l'égard duquel nous serions dans l'impuissance, mais comme une opportunité de

mettre à l'épreuve nos concepts, de vérifier s'ils sont congruents avec ce qui se passe de nos jours, s'ils peuvent en rendre compte, ou s'il faut les affiner, les faire travailler, voire prendre le risque d'en inventer d'autres, l'enjeu étant de pouvoir continuer à occuper notre place d'analyste pour les personnes qui s'adressent à nous.

Il me semble que le sentiment d'impuissance et de découragement que nous pouvons éprouver parfois face aux modifications que connaissent le lien social et le rapport à l'Autre tient en partie au type de discours dans lequel nous baignons et qui engendre ces effets, le discours scientifique réduisant à néant la dimension subjective, c'est la dépression qui semble être de nos jours une des expressions privilégiées de la subjectivité, et je crois que nous pouvons la repérer y compris chez nous-mêmes, analystes, lorsque nous nous laissons aller à une certaine nostalgie du passé, ou que nous avons le sentiment d'être envahis par de nouvelles pathologies sur lesquelles nous aurions peu ou pas de prise.

Au travers de ces affects dépressifs, se posent – me semble-t-il – des enjeux fondamentaux concernant la question du désir – de notre désir d'analyste (comment nous continuons à le soutenir) – et aussi concernant la question de l'Autre : quel Autre tentons-nous de restaurer (dans les deux sens du terme) lorsque nous faisons appel aux valeurs du passé ?

C'est pour cela qu'il me semble important de repérer nos embarras d'analystes aujourd'hui, dans le sens où s'y manifesterait la mise à l'épreuve par un certain discours – le discours scientifique – des enjeux fondamentaux de la psychanalyse, le désir et le rapport à l'Autre. Ce qui nous laisse – si ce n'est découragés – du moins parfois désarmés face aux modifications du (71) lien social, c'est bien sûr également la rapidité et l'intensité des changements auxquels nous assistons, et donc bien sûr, si nous prétendons continuer à avoir une position à l'égard de ces changements, en dire quelque chose, nous avons le sentiment nous aussi d'avoir à faire vite, d'avoir à réfléchir vite, d'avoir à nous informer très vite, nous avons le sentiment d'être pris nous aussi dans un certain emballement auquel il est difficile de résister. Avec cette crainte que si nous ne suivons pas le rythme, nous allons vite nous retrouver à l'écart, en dehors du coup, et que surtout, très vite, nous n'y comprendrons plus rien. Ça, c'est ce que chacun peut éprouver, par exemple, par rapport aux progrès de l'informatique, de ce qu'on appelle les moyens de communication.

Mais c'est aussi ce que nous pouvons éprouver par rapport aux « progrès » – je mets bien sûr progrès entre guillemets –, progrès juridiques, je pense, par exemple, à ceux qui nous ont été annoncés ces jours-ci concernant la famille et la parentalité. Tout ça va très vite, et l'on peut s'attendre à ce que les effets ne se fassent pas non plus beaucoup attendre sur le plan de la subjectivité.

En tous cas pour ma part, j'ai bien souvent le sentiment de ne pas avoir le temps, de ne pas avoir le temps de prendre le temps de réfléchir, comme on dit, à tête reposée à tous ces changements, ni de laisser travailler toutes les questions qui en surgissent, pour pouvoir en rendre compte, les formaliser, ne serait-ce que pour moi-même.

De plus en plus nous sommes sollicités de faire des choix très vite, de

donner notre position très vite. Là, je pense bien sûr aux nouvelles techniques commerciales, mais qui s'étendent aussi à d'autres domaines.

Tout ça crée une impression d'avoir à résister pour ne pas être aspiré par un mouvement qui s'emballe et qui ne ménage pas beaucoup de place à notre subjectivité.

Je crois que cette impression d'emballage d'un processus, nous sommes nombreux à le ressentir.

Pourtant le discours scientifique n'est pas si récent, et sa prise en compte par la psychanalyse n'est pas non plus récente. Lacan en a situé le point de départ, l'origine, avec le cogito cartésien, il en a aussi repéré les effets constatables en les formalisant, il avait également très tôt annoncé ceux auxquels il fallait s'attendre dans les décennies à venir, et nous ne pouvons aujourd'hui (72) qu'admirer la justesse et la rigueur de sa pensée qui gardait, elle, un bon temps d'avance.

Je crois que ce sont entre autres les concepts qu'il avait forgés qui lui permettaient d'avoir ce temps d'avance, et je crois que c'est aussi un des enjeux de nos travaux, et de ce colloque en particulier, de nous donner les moyens de ce temps d'avance et donc de continuer à occuper notre place d'analyste. Je crois que cela nous demande aujourd'hui beaucoup de travail. En particulier, ce que Lacan a conceptualisé sous le terme de Nom du Père, concept à partir duquel il a pu penser les effets à prévoir dans le social de son déclin, est pour nous aujourd'hui un outil précieux pour penser notre clinique.

Et quand je dis notre clinique d'analystes, je prends en compte l'équivoque de la formulation et de ce de attributif, qui vient dire que nous sommes nous aussi affectés par le discours scientifique – pas trop infectés quand même je pense – et que nous avons peut-être à en repérer quelques effets chez nous, dans notre pratique des cures, dans notre travail en institution, et aussi dans le champ des institutions analytiques.

Pour en venir maintenant plus précisément à ce qui est l'objet de mon propos aujourd'hui : ce que je repère comme modifications essentielles dans les demandes qui me sont adressées, et je dirais dans la manière dont ces demandes se forment, et c'est, je crois, ce qui cause mon principal embarras, c'est ce qui a trait d'une part à la parole – je dirais son statut, son usage, sa qualité – et d'autre part à la place de l'Autre – de l'Autre symbolique – dans ces premières rencontres.

Je précise que je vais parler là des premiers entretiens ce qu'on appelle les entretiens préliminaires, de ceux donc qui précèdent un éventuel engagement dans un travail analytique. Je ne vais pas faire un catalogue des modifications que l'on peut observer, mais plutôt essayer d'en situer le point nodal, avec quelques conséquences qui en découlent.

De plus en plus fréquemment je suis amenée à recevoir des personnes qui – pour le dire simplement – ont les plus grandes difficultés à parler d'elles – c'est-à-dire que leur parole ne semble pas prendre appui, tenir son origine, d'une question subjective, d'une question concernant leur désir, où serait mise en jeu leur division, mais c'est une parole qui s'appuie essentiellement sur des

énoncés, des énoncés de savoirs divers glanés ici ou là, ou des énoncés (73) normatifs qui les exclut totalement dans un premier temps.

Leur démarche semble consister principalement dans une recherche d'être adéquats à une norme définie par des savoirs.

Alors cela donne dans ces premiers entretiens cette impression d'avoir affaire à une parole désubjectivée qui ne trouve pas sa cause en quelque sorte, lorsque nous n'avons pas affaire encore plus simplement à une impossibilité totale de parler de soi, une difficulté majeure dans ce registre, ce qui donne un discours extrêmement flou, une imprécision totale dans les énoncés, voire une inhibition majeure dans le registre de la parole.

L'effet de mon côté est qu'il me faut beaucoup de temps pour arriver à entendre quelque chose, à attraper quelque chose de la problématique de ces personnes, que je me retrouve aussi parfois à éprouver moi aussi des effets de flou artistique, voire de désubjectivation, et ce que je constate – en ce qui me concerne en tout cas – c'est que je suis contrainte de plus en plus souvent à allonger ce temps d'entretiens préliminaires – bien au-delà des trois ou quatre qui, généralement suffisaient il y a encore quelques années pour engager une cure, ou décider de ne pas l'engager – qu'il me faut de plus en plus d'entretiens préalables pour arriver à dégager dans la parole ce noeud qui permettra de donner à la cure sa direction.

Ce que nous pouvons repérer là, il me semble, c'est l'absence de la dimension d'énonciation dans la parole et il va falloir un certain temps et une certaine énergie de la part de l'analyste pour faire ressurgir cette dimension d'énonciation.

Je dis une certaine énergie, car en effet, il me semble que de plus en plus nous sommes obligés d'y mettre du nôtre, de mettre la main à la pâte en quelque sorte, pour que quelque chose se passe ; nous ne pouvons pas nous cantonner dans l'écoute, sinon nous risquons de nous retrouver au bout d'un certain temps dans la même erre – errance – que celui ou celle qui est en face de nous.

Il me semble que nous sommes donc contraints d'y aller, nous, du côté de l'énonciation, de notre énonciation, pour remettre celle-ci en circulation dans l'échange et dans le rapport à l'Autre.

Ce déploiement d'énergie dont nous sommes obligés de faire preuve, et (74) qui est peut-être une forme de résistance à cette désubjectivation que nous sommes amenés à subir, peut générer des effets de fatigue à long terme, mais je me suis souvent demandée si cette fatigue que je peux ressentir après de tels entretiens n'est pas due à ce que nous font éprouver de telles rencontres, c'est-à-dire que nous nous trouvons nous aussi placés dans un dispositif où la parole et l'énonciation sont exclues, nous sommes interpellés au lieu d'une pure fonction, et je crois que cela n'est pas sans un certain nombre d'effets.

Il m'est arrivé plusieurs fois, ces derniers temps, d'avoir affaire à des personnes qui se montraient extrêmement surprises, voire choquées parfois, que je m'intéresse à leur histoire, à leur passé, à leur vie familiale, comme si vraiment ces personnes venaient se présenter là comme de purs objets de la

science – de ma science infuse en l'occurrence – et que celle-ci pouvait opérer sur eux sans même qu'ils aient besoin de parler d'eux.

Ce qui peut produire un effet comique dans un premier temps où l'on reste un peu médusé – s'adresser à un psychanalyste et ne pas vouloir parler de soi, cela paraît un peu paradoxal – mais aussi si la situation se prolonge, finit par produire des effets assez désagréables et assez mortifiants chez l'interlocuteur.

Ces personnes sont généralement dans une intolérance extrême à l'égard de leurs symptômes, symptômes qui sont d'ailleurs le plus souvent à peine constitués en véritables symptômes, peu identifiables je dirais, si ce n'est sous la forme d'un malaise profond d'où n'émerge aucune particularité subjective.

C'est là encore le caractère fautif de ce symptôme – eu égard à une harmonie subjective qui fait référence et qui est exigée – qui est mis en avant et là encore, il faut un certain temps pour qu'au travers de la parole, un symptôme soit repéré, ou plutôt peut-être, soit constitué en termes signifiants.

Pour résumer donc ce que je dis là, je dirais que le point nodal de ces modifications, c'est justement l'absence de point nodal, ou l'absence apparente de ce point. On ne peut pas repérer ce qui fait noeud pour un sujet, dès lors que sa parole ne part pas de ce noeud lui-même, et par conséquent, nous sommes contraints nous aussi à certaines modifications dans notre pratique pour en arriver à l'émergence de ce point à partir duquel pourra surgir dans la parole du sujet un « dire » au sens où Lacan parlait du « dire vrai », à partir duquel s'opérera un déplacement qui pourra ouvrir la voie d'un travail (75) analytique.

J'aurais d'autres remarques à faire concernant ces modifications à la fois que nous observons, et face auxquelles nous sommes contraints d'inventer jour après jour. Je crois qu'elles ont toutes rapport avec ce que nous repérons comme caractéristiques essentielles du discours social qui est le nôtre aujourd'hui, mais je crois qu'il n'est cependant pas inutile de les repérer dans le champ de la cure analytique.

Un certain nombre d'embarras ont trait à la perte de la dimension de pacte symbolique lié aux lois du langage et de la parole, et donc au fait que nous nous trouvons de plus en plus souvent abordés dans des termes de contrat marchand où la dimension de l'Autre est évacuée, ce qui donne un rapport à l'analyste dans un premier temps qui pose presque naturellement celui-ci dans une symétrie des places et une exigence de réciprocité.

Cela – en ce qui me concerne du moins – commence à me poser quelques difficultés : par exemple pour le paiement des séances où la personne n'est pas venue, paiement qui n'est pas pris dans sa dimension symbolique, et qui est, soit refusé comme étant intolérable, l'expression d'une tyrannie ou d'un souci mercantile de la part de l'analyste, soit donne lieu à une soumission de type soumission au contrat commercial, sans que cela fasse acte.

Je crois que je pourrais dire la même chose concernant par exemple la régularité des séances, la « négociation » (bien sûr, je mets ce terme entre guillemets) des périodes de congés, toutes sortes de choses qui se mettent en place dans les débuts de cure où l'on repère bien que le dispositif tend à se passer de l'Autre symbolique, et que de ce fait le rapport se trouve ramené

essentiellement à une dimension imaginaire où les règles – je dirais classiques – de l'analyse sont intolérables, c'est-à-dire prises dans un registre de dépendance imaginaire en place et lieu de l'aliénation à l'Autre symbolique qui est notre lot commun.

Je crois que là aussi nous sommes contraints – non pas de faire des aménagements, puisque nous savons bien qu'il n'y a guère d'aménagement possible avec l'Autre – mais du moins d'être à l'écoute et de saisir le moment propice et la forme propice pour l'énonciation de ces règles, faute de quoi celles-ci seront de purs énoncés d'où la dimension d'énonciation sera absente, et avec elle la dimension symbolique.

(76) Cette difficulté n'est certainement pas très nouvelle dans les premières rencontres avec un analyste ou en début de cure, mais il me semble malgré tout que ce sont des difficultés qui s'amplifient, et aussi qui perdurent parfois un certain temps après l'engagement dans la cure.

Une dernière remarque concerne le temps passé en face à face, qui bien sûr correspond à la multiplication nécessaire des entretiens préalables, mais qui m'amène une autre réflexion concernant la prédominance du registre imaginaire et donc la difficulté pour ces personnes de se passer à la fois de la dimension de l'image et de celle du regard pour l'échange comme si, pendant un temps qui me semble de plus en plus long aujourd'hui, leur parole ne trouvait pas d'autre appui que dans le regard de l'autre, et que cet appui était à chaque fois à renouveler, à retrouver, sans qu'elles parviennent à trouver une assise plus symbolique à leur parole.

Le passage au divan, lorsque je le propose, est dans certains cas refusé, à juste titre probablement, car il est probablement prématuré dans la mesure où la place de l'Autre symbolique n'a pas été suffisamment dégagée.

Alors, pour me sortir de ces embarras que je viens de vous exposer, je n'ai d'autre recours que de me dire que, malgré tout, au travers de toutes ces modifications, liées aux modifications de discours, c'est encore à un mode de défense à l'égard de la castration que nous avons affaire, et qu'à ce titre, en tant qu'analyste, je ne devrais me sentir ni découragée, ni comme une espèce en voie de disparition. Après tout, c'est toujours à cette place que la psychanalyse est convoquée et à cette question du rapport du sujet au désir et à la castration. Toutefois, je crois que les avancées du discours scientifique offrent la possibilité aujourd'hui de modes de défense particulièrement redoutables et efficaces, à côté desquels les modes de défense névrotiques peuvent nous apparaître beaucoup plus facile à entamer.

Car en effet, si la castration symbolique est mise en place par l'entrée dans le langage, quel autre mode de défense plus efficace que celui qui consiste à ne pas s'engager dans la parole, et donc dans la demande à l'Autre. C'est là que s'éprouve pour chacun la dimension de l'aliénation à l'Autre, de la division subjective, et du désir ; et à ce titre, le discours scientifique se révèle assez imparable pour ce qui est de permettre au sujet de se défaire de sa subjectivité.

(77) Ceci dit, il me semble que ce n'est pas une raison pour privilégier, ou

regretter, d'autres modes de défense – je parle bien sûr de la névrose –, ni pour regretter le discours religieux, par exemple.

Je crois que le discours scientifique nous met à l'épreuve, en tant que ces mécanismes de défense particulièrement efficaces qui risquent bien de devenir notre lot quotidien engageant notre responsabilité ainsi que nos capacités d'invention et notre désir d'analyste.

J'avais envie de terminer ces remarques en citant un propos de Lacan et en vous racontant brièvement une courte histoire d'un début de rencontre.

A la fin du séminaire *Les Non Dupes Errent*, c'est-à-dire à la fin de la dernière séance de son séminaire, il y a cette phrase de Lacan où il dit : « Qui n'est pas amoureux de son inconscient erre ».

Je ne sais pas si j'ai saisi tout ce que Lacan développe autour de cette phrase et je ne suis pas sûre qu'il faille la prendre pour précepte ; mais en tous cas, elle m'a semblé pouvoir d'une certaine manière rendre compte des effets du discours scientifique, et il me semble opportun de rappeler ce propos de Lacan aujourd'hui où, par le discours contemporain, c'est plutôt à la haine du désir, à la haine de l'Autre, et donc à la haine du sujet pour lui-même, que nous sommes appelés.

La petite histoire qui m'est venue à la suite de ce propos de Lacan, c'est celle d'une rencontre. Récemment, un adolescent, lors de son deuxième rendez-vous avec moi, commence l'entretien ainsi : « J'ai retrouvé un ami d'il y a très longtemps. » J'ai trouvé que c'était une jolie manière et qui m'a semblé très juste de dire ce que pouvait être une cure. Retrouver un ami d'il y a très longtemps, c'est aussi refaire ami avec soi-même.

Il faut dire qu'au premier entretien – je recevais cet adolescent dans le cadre de ce qu'on appelle une mesure de protection judiciaire – il s'était présenté prostré, la tête baissée sur ses bras repliés, mutique, dans l'attitude du coupable mortifié.

La partie immergée de l'iceberg – si je puis dire – c'étaient des vols répétés, des fugues, des tentatives de suicide.

Je n'ai trouvé d'autre recours lors de cet entretien, pour lui faire relever la tête – c'est le cas de le dire – que de lui parler de son histoire, du moins de (78)ce que j'en savais, qui est une histoire assez chaotique, de multiples placements, séparations brutales avec des familles d'accueil, maltraitances, jusqu'à son adoption il y a quelques années, adoption qui avait déterminé, opéré depuis, la mise en place d'un clivage entre un « avant » l'adoption, et un « après ». J'avais donc ce jour là en face de moi, celui « d'après » – l'adoption – et il me semblait qu'il fallait renouer avec celui d'avant, d'il y a très longtemps. Ce terme « renouer » s'imposait à moi quand je pensais à lui, car en effet il ne me semblait pas du tout que ce garçon avait oublié son passé – il avait des souvenirs extrêmement précis de sa petite enfance, j'ai pu le constater quand il s'est mis à me parler – mais ce passé était comme classé, rangé.

La position des parents adoptifs était en quelque sorte celle-ci : nous savons bien, mais quand même (nous connaissons son histoire, mais ça ne justifie pas

tout ce qu'il nous fait voir aujourd'hui), bref, quelque chose comme un déni qui fait que – il me semble – cet adolescent ne pouvait pas intégrer son passé à son présent, que ce qu'il avait été n'avait pas sa place là où il devait être aujourd'hui. C'était une position d'exil, redoublée par les multiples ruptures qu'il avait connues.

Alors renouer, c'était au sens de renouer des liens d'amitié – avec soi-même – mais aussi renouer au sens d'un nouage, opérer un nouage, ou un renouage, un autre nouage – que celui qui faisait pour lui tenir les choses ensemble au travers de ses passages à l'acte – tenter un autre nouage – ou le mettre à jour -je ne sais pas comment il faut le dire – qui selon moi ne pouvait s'effectuer qu'au travers de la parole.

Alors c'est une histoire qui commence, celle de ce renouage, nous n'en sommes qu'à quelques rencontres, mais l'autre jour il me disait – lui que ses parents adoptifs exhortent depuis longtemps à ranger sa chambre sans aucun résultat – il me disait que rentrant chez lui, il s'était dit en ouvrant la porte de sa chambre : « J'en ai marre de tout ce bordel et, dit-il, j'ai commencé à ranger mes affaires, je n'y étais jamais arrivé jusqu'à présent. »

Je crois que des histoires comme celle-là, nous en avons tous à raconter. C'est une petite histoire qui me semble assez exemplaire de cette exclusion dans laquelle le sujet est tenu et se tient aujourd'hui.

Et en tous cas, je suis convaincue que pour cet adolescent, le simple fait (79) de se mettre à parler à quelqu'un dans une situation – un cadre – où la parole ce n'est pas rien, la parole compte, ce simple fait a produit très rapidement des effets, et des effets subjectifs. Je ne fais pourtant rien d'autre pour le moment que l'écouter et essayer d'entendre ce qu'il me dit.

Parmi ces effets, pas forcément très agréables d'ailleurs pour son entourage, j'ai appris récemment au retour de mes congés, par l'assistante sociale qui s'occupe de lui, que ce garçon, qui a depuis longtemps pour habitude de fouiller tous les papiers de ses parents adoptifs et d'intercepter tout le courrier qui arrive – que ce soient factures, papiers d'assurance de la maison, etc. – et ensuite de les éparpiller à travers la maison dans les endroits les plus incongrus qui soient, ce garçon qui, il y a quelque temps avait réussi de cette manière à repérer les traces de sa mère – comme on dit « naturelle » – et à se procurer son adresse et son téléphone, avait, pendant l'été, essentiellement en téléphonant à cette mère, dépensé 8.000 F. sur le portable de ses parents adoptifs et, interceptant la facture, l'avait expédiée à sa mère.

Ça m'a fait plutôt rire lorsque j'ai appris ça et je trouvais l'opération un peu compliquée, mais assez pertinente. Même si les choses ne sont pas réglées pour ce garçon, j'ai trouvé que se mettre à renvoyer comme ça sa facture à chacun (puisque cette facture circule maintenant, la mère l'a réexpédiée aux parents adoptifs), c'était peut-être d'une certaine manière tenter de se resituer dans le registre de la dette symbolique, en tous cas rendre présente pour chacun cette question de la dette.

Ceci est un exemple aussi des raisons pour lesquelles, selon moi, nous n'avons pas à désespérer des jeunes et des adolescents de notre époque,



quoiqu'il en soit de leurs conduites, puisque ce que nous constatons bien souvent, c'est que lorsqu'on leur offre la possibilité de s'engager dans la parole, ils parviennent le plus souvent à retrouver un rapport à l'Autre – pour reprendre le terme de mon jeune patient, qui finalement dit assez bien ce que tend à devenir cet Autre aujourd'hui – un rapport à l'Autre un peu moins « bordélique ».